Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 23

Artikel: Boîte aux lettres
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218012

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DU PARLER NEUCHATELOIS ET SUISSE ROMAND

par *W. Pierrehumbert*

Neuchâtel. — Attinger, éditeur.

Nous avons reçu avec un vif plaisir le VIe fascicule de ce bel ouvrage. Ce fascicule est digne de ses devanciers. On y trouve une foule de renseignements historiques et linguistiques. Quelques épis prélevés de la riche gerbe de M. Pierrehumbert intéresseront nos lecteurs.

On dénomme chez nos voisins neuchâtelois, le gracieux myosotis, soit le *Ne m'oubliez pas :* ferguissemeiyenète, ferguessminette, feurguitse, feurguesseminette; ce qui n'étonnera personne, puisque les Allemands appellent cette jolie fleurette : vergissmeinnieht et que les germanismes abondent dans le parler neuchâtelois.

Le Dictionnaire nous dit que *aller aux filles* se dit du jeune homme qui va « veiller » dans la chambre d'une fille à marier, et aussi pour aller courtiser une jeune fille le dimanche après midi ou le soir.

On ignore en pays vaudois que la *firobe* est, dans le canton de Neuchâtel, la cessation du travail et *aller firobe,* c'est aller se coucher; l'origine de ce mot est feierabend ! comme la locution adverbiale faire quelque chose tout de travers se dit à la *gotsame,* de gottesname.

Si nous disons *se gober* pour se vanter, on dit à Neuchâtel : *se gaber.*

Le dictionnaire donne un article étendu sur le mot et la chose que nos voisins appellent *gerle,* ce récipient utilisé à la vendange.

L'ouvrage de M. Pierrehumbert est une mine déjà bien riche; oserions-nous lui indiquer, puisqu'il s'occupe du parler suisse romand, pour... une prochaine édition, les mots suivants :

Farçon, triomphe culinaire des cordons bleus de Grandson et au delà; *fennet, fennelet; ma fiste,* ma foi (ma fiste, à la garde de Dieu, Cérésole); du temps des fusils à pierre et à piston, on avait une *flasque,* soit poire à poudre; le *flat* qui est du foin de marais; et notre expression vaudoise : *on est frais !* pour dire : nous sommes compromis; chacun sait dans la campagne vaudoise qu'un raseur (au sens propre) est un *frater* et que le *fricasson* se dit d'un plat formé de menus os de porc frais garnis de viande, qui se mange en friture et *c'est rude bon !*

Le *G,* chez nous, remplace souvent le *C (K);* on entend dire : un *grayon,* des *beugnets à l'agacia,* une *gravate* et le *G* (guttural) s'adoucit en la diphtongue *dié :* la *dièrre* pour la guerre, *dière* pour guère, *diêpe, diéri, dieule,* etc.

L'ancienne expression lausannoise : *à de gâle* est difficile à définir, cela voulait dire : à l'essai, pas sérieusement; elle avait son contraire dans l'expression *à de bon.*

Nul n'ignore que *gel* (gelée) n'est pas français, mais *dégel* l'est. *Goliâ* est un genre de poire; *gargosser* se dit pour râler, on lit dans Cérésole : on l'entendit *botasser, gargosser, éternuer...*

Nous aurions bien encore quelques mots et expressions à soumettre à M. Pierrehumbert, mais la place nous manque et nous tenons encore une fois à dire avec quel intérêt et quel profit on consulte *Le Dictonnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand,* ouvrage qui est en souscription chez le bon éditeur Attinger, à Neuchâtel.

Au catéchisme — Dites-moi, Richard, pourquoi les Israélites ont-ils fait un veau d'or ?

— Eh bien ! je pense que c'est parce qu'ils n'avaient pas assez d'or pour faire un bœuf.

N'est pas mè. — On demeindze, auprédze d'on veladzo, l'organiste s'étâi trompâ et l'avâi ié onna musica d'einfai, que to lo mondo ein étâi escandalisâ ; asse bin quand saille-ce, lo syndico l'atteindâi que dévant po lâi férè onna semonce, et l'âi dese :

— Ah ! ah ! vo z'âi fé oquié dé bio, stu matin, jamé n'é oiu n'a tôla chetta !

— N'est pas mè, répond l'organiste, lé cé gueux dé Branlapantet, que tirè lo soclliet, que s'est trompâ dé chômo.

FRITZ DE NEUENECK

(Suite.)

Dans l'après-midi de ce même jour, nous aperçûmes, depuis les hauteurs, notre village au bord de la rivière, mais bon Dieu ! quel changement.

— Regarde, disait Hans, regarde près du pont tout ce monde.

On voyait aller et venir entre les deux arbres. Un grand nombre de soldats remontaient le village, c'était comme une fourmilière.

— Ce sont les nôtres, disait Gottlieb, je vois ça d'ici.

Puis quand nous fûmes plus près, sur toutes les hauteurs, on ne rencontrait que des postes, des sentinelles appuyées sur leurs fusils, le grand tricorne légèrement penché, la grosse capote brune bien boutonnée. Plus loin le tambour battait et les fifres l'accompagnaient. A droite et à gauche, des hommes crottés et couverts de boue sortaient des maisons, puis remontaient le village. C'étaient ceux qui revenaient de Morat, après que Fribourg eut capitulé. Là-haut, sur la Landstuhl, où depuis des siècles on rend en plein air la justice, on voyait des chevaux groupés autour des caissons, et à cent pas en avant les pièces étaient disposées contre les collines vis-à-vis. On voyait fumer la mèche allumée auprès de chaque pièce.

En passant devant l'auberge, que nous connaissions mieux que personne, nous vîmes la grande salle garnie d'officiers d'infanterie, d'artillerie et de dragons. Mais on voyait de suite qu'il n'y avait pas d'ordre, car sur la route un gros groupe de gens de Fribourg dsait à haute voix :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, nous rentrons chez nous.

Personne pour leur dire de rester ! Beaucoup d'autres groupes les suivaient et plus d'une maison se vida dans un instant. Un peu plus loin, derrière l'école, on nous compta et nous arrivâmes peu après les uns après les autres dans la grande salle de l'auberge. Les officiers étaient toujours là autour de la grande table, parlant entre eux. La mère de Grettli allait et venait dans la maison ; elle ne nous reconnut pas d'abord, ensuite elle nous embrassa, Hans, Gottlieb et moi, en soupirant. J'étais inquiet, quand cette bonne femme me dit :

— Je vois bien ce que tu cherches, Fritz : Grettli est chez toi avec le père, car il y a partout des soldats à loger.

Chez moi, en effet, grange, chambres, tout était plein de monde. La nuit approchant, il fallait mettre chacun à l'abri du froid. Le père faisait descendre de la paille, la cour en était couverte. Dans l'écurie, des chevaux de dragons tout harnachés ruaient et se mordaient entre eux ; dans la petite cuisine, Grettli fermait les volets. Quand elle me vit, je crus qu'elle allait se laisser choir, tant elle devint pâle.

— Mon bon Fritz, vois comme nous disposons de ton chez-toi. C'est, hélas ! bien nécessaire ; que faire avec tant de braves gens qui viennent nous défendre. J'embrassai et je tins longtemps sur mon cœur ma fiancée ; elle pleurait comme certain jour de juillet au jardin de l'auberge. Et puis à travers ses pleurs, elle disait :

— N'est-ce pas, ils ne passeront pas par ici, ils s'arrêteront à Morat ? Qu'ont-ils besoin de venir chez nous ?

Pour moi, qui pensais que malheureusement le village est au milieu de la vallée et que c'est sur la grande route, par conséquent, directement sur le village, que s'avanceraient les Français, c'est à peine si j'eus le courage de lui répondre. C'est que, voyez-vous, c'est bien terrible de toucher le bonheur de la main et de ne pas pouvoir le prendre. C'est bien pénible de voir son chez-soi tout bouleversé par des gens qui viennent vous défendre.

La nuit était tout à fait descendue ; c'était un vendredi, le 2 février 1798. Toute la nuit les soldats passèrent dans le village, allant à droite et à gauche dans les bivouacs où l'on chantait en attendant les ennemis.

Le lendemain, le temps était beau ; le soleil, caché d'abord par un gros brouillard, se montrait à l'horizon. Il faisait jour depuis longtemps lorsque je me réveillai et sortis de notre grange. Les soldats des équipages abreuvaient les chevaux à la rivière. Sur la colline le tambour roulait en cadence, et tout près, devant l'auberge, on changeait la sentinelle du pont.

Il fallait alors se préoccuper de savoir à quel corps nous appartenions tous les trois. On nous plaça dans le premier corps venu, et nous nous acheminâmes à travers les petits chemins sur la colline où nous étions maintes fois venus tous les trois. Là, un grand nombre de soldats étaient assis sur le bord du chemin. Les uns fumaient leur pipe de bois, d'autres causaient entre eux ou bien regardaient à l'horizon.

Je n'avais pu revoir Grettli, car il y avait tant de monde dans le village que nos pauvres gens ne savaient où donner de la tête. Et puis j'étais triste, cette animation, ce monde, ces nouveaux venus, tout cela m'étourdissait. Assis au bord du chemin, nous restâmes longtemps sans rien dire, écoutant le bruit croissant des chars de transport des bagages, les chants des soldats, regardant au loin les mouvements des corps de troupes qui prenaient leurs postes, les bivouacs qui s'organisaient pour la nuit et, dans le lointain, au-dessus des collines, la fumée qui s'élevait des cantonnements ennemis.

VI

Pendant toute cette journée du 3, il arriva sans relâche, de Berne, de gros chars pleins de tonneaux de vin et d'eau-de-vie ; on les aligna au bas de la côte, puis quelques sentinelles les gardèrent pendant la journée.

Peu à peu, dans toute la troupe, le bruit se répandit que du vin était arrivé, qu'on allait faire la distribution. Tout le monde attendait, mais comme, dans l'après-midi, la distribution ne se faisait pas, toutes les troupes descendirent à la file auprès du convoi. Ce fut une débandade générale ; ceux qui avaient bien bu faisaient place aux autres. On se disputait, on se battait. Ceux qui en avaient assez revenaient en chantant, parcouraient le camp, dix, douze ensemble en lançant leurs chapeaux en l'air. Heureusement qu'un armistice avait été conclu, sans cela, si les Français eussent eu l'idée de s'approcher pendant ce temps, ils nous auraient tous exterminés.

Ni Gottlieb, ni Hans, ni moi, n'avions envie de boire ; nous étions là tous les trois regardant notre village au-dessous de nous, dont les cheminées fumaient presque toutes.

Que font-ils là en bas ? disait Hans.

Moi, je pensais : Ils servent les officiers d'artillerie, d'infanterie et de dragons, assis autour de la grande table ; Grettli regarde à la fenêtre, elle a les yeux tout rouges, elle s'essuie avec son tablier, et la mère l'embrasse et lui dit que les Français ne s'approcheront pas, puisqu'ils n'en veulent qu'à notre gouvernement et que notre gouvernement vient de se dissoudre.

Pendant ce temps les chants continuent, chacun a bu. Les uns dorment déjà sur la terre humide, à l'endroit où le sommeil les a gagnés. Un officier veut réveiller les dormeurs ; ceux-ci se fâchent ; l'officier regarde, plein de désespoir, tout ce monde à l'œil hébêté, aux regards ahuris.

Tout cela me revient à présent. Aucun de ces détails ne m'a échappé.

(A suivre.) **A. Meylan.**

BOITE AUX LETTRES

A M. Auguste V., pêcheur, à Lutry. — On s'est moqué de vous, ou vous aurez mal compris ; il n'y a pas de pêche à la ligne sans fil. C'est de télégraphie qu'on a dû vous entretenir et vous aurez confondu.

A Madame Augustine F., à Lausanne. — De quoi vous plaignez-vous ? de ce que le fiancé de votre fille a quelques dettes ? Ne gagne pas un sou ? Mais si votre fille n'a, dites-vous, pas de dot, ils sont faits l'un pour l'autre ! Au nom du ciel de quoi vous plaignez-vous ?

A M. Auguste Schlidknecht, à Nyon. — Ne vous étonnez pas de ne point avoir trouvé dans « l'Indicateur des adresses », celle du Barbier de Séville. « Le Barbier de Séville » est le titre d'un opéra que l'on joue encore et que nous vous conseillons fort d'entendre si l'occasion s'en présente.

A M. Valentin B., à Lausanne. — La Rochefoucauld ne s'appelait pas Maxime, mais François (1613 à 1680). Il écrivait de remarquables préceptes : « Les maximes de La Rochefoucauld ».

Pour voyager. — Il vient de paraître une édition complètement revisée de l'horaire « Major Davel ». Cette édition comprend tous les chemins de fer de la Suisse romande (lignes principales et lignes secondaires), les tramways, les bateaux, les postes, les autobus et une carte numérotée des voies ferrées indiquant la page correspondant à la ligne de chemin de fer dessinée sur la carte et un répertoire très pratique.